

naire des ouvriers, en dehors de la Russie. prévalu par la suite et qui a contribué après à embrouiller la lutte révolutionnaire.

Il y a donc un enchaînement de causes à la base duquel nous retrouvons l'immaturité du prolétariat russe à édifier le socialisme. Il nous semble dangereux de chicaner sur ce chapitre. « Bilan » ne s'en tire d'ailleurs que par des faux-fuyants qui ne peuvent pas être pris au sérieux. Jugeons-en :

« A part ses objectifs économiques, » écrit « Bilan », d'une énorme importance comme d'ailleurs nous le verrons par la suite, le prolétariat vainqueur » trouve l'essentiel de sa tâche dans la » proclamation ouverte qu'il lui est impossible d'instituer les bases mêmes » du communisme mais que pour arriver » à ce résultat, qui ne lui est nullement » particulier, il doit mettre l'Etat au service de la révolution mondiale d'où » seulement peuvent germer les conditions réelles pour l'émancipation des » travailleurs au point de vue national » aussi bien qu'international. »

Nous trouvons là un bel exemple de la manière dont « Bilan » se tire des passes

difficiles par un véritable escamotage des problèmes. La question qui mérite d'être élucidée ce n'est pas de savoir si la politique d'un pays qui fait sa révolution doit être branchée vers la révolution mondiale, mais c'est bien celle de savoir comment il pourront le faire. En Russie, le replis national de la révolution russe a été le résultat de la défaite du prolétariat russe sur le front des classes de l'intérieur de la Russie. La répétition d'une pareille défaite ne peut être évitée ailleurs que si le prolétariat reste maître de la révolution, après la prise du pouvoir, lorsque se poseront les problèmes de la construction du socialisme. C'est seulement à cette condition que le prolétariat peut suivre le conseil de « Bilan » et mettre l'Etat (révolutionnaire) au service de la révolution mondiale. La mise au service de la révolution mondiale pré suppose une victoire au moins provisoire à l'intérieur de l'Etat où la révolution a éclaté. C'est faute d'avoir remporté cette victoire que la révolution russe s'est tournée contre la révolution mondiale.

(Suite au prochain numéro)

A. HENNAUT.

De l'Union Sacrée à Zimmerwald

par Alfred ROSMER

Nous publions ci-dessous un dernier chapitre du livre du camarade Rosmer, chapitre ou celui-ci tire les premières conclusions de son important ouvrage. Nous pensons pouvoir commencer maintenant la discussion de ce livre dans les prochains numéros de « Bilan », et notre souhait est qu'elle soit la plus large et la plus profonde possible, car il s'agit d'armer le prolétariat international des enseignements qui découlent de la dernière et sanglante conflagration de 1914.

LA REDACTION.

CONCLUSION

De l'information ici rassemblée se dégagent des enseignements si précis qu'il nous sera possible de conclure brièvement. Ils seront plus évidents encore quand on aura sous les yeux l'entier développement de la guerre, les traités secrets conclus par les gouvernements en cours de route et les traités dits de paix

qui la couronnèrent. Mais il est deux questions pour lesquelles nous n'avons pas besoin de lumières nouvelles : c'est l'effondrement de l'internationalisme prolétarien et sa renaissance, début et aboutissement de la période que nous venons d'étudier, l'union sacrée et Zimmerwald. Entre ces deux extrêmes, la lutte ouvrière contre la guerre s'élabore et se précise.

Nous avons noté des appréciations sommaires qui règlent la première de ces questions en quelques mots. La IIe Internationale — et aussi la C.G.T. — était réformiste ; en 1914, elle était mûre pour la défense nationale et pour l'union sacrée. Rien d'étonnant dans sa trahison. Mais la pensée de Lénine là-dessus est sensiblement différente. D'abord, il convient de faire remarquer que la IIe Internationale était celle des bolchéviks. Ils y étaient parfois minorité, opposition, formaient le noyau d'une gauche ; dans les congrès, ils s'efforçaient d'amé-

liorer les résolutions proposées par des amendements — comme ils réussirent à le faire à Stuttgart par une addition désormais fameuse. Néanmoins, ils ne songaient pas à la quitter. Et même quand elle se fut effondrée honteusement, le jugement qu'ils portent sur elle, sur ce qu'elle a accompli, reste sympathique. Le 1er novembre 1914, dans le premier numéro de guerre du « Sozialdemokrat », Lénine en parle en ces termes :

La IIe Internationale a rempli sa tâche, utile, préparatoire, d'organisation des masses prolétaires pendant une longue époque de paix qui a été celle de l'esclavage capitaliste le plus cruel et du progrès capitaliste le plus rapide.

...Et encore le 12 décembre :

La IIe Internationale, ayant réussi à remplir... une œuvre extrêmement importante et utile, celle de la diffusion du socialisme et de l'organisation préliminaire la plus simple de ses forces, a terminé sa mission historique.

L'appréciation de Trotsky est exactement la même :

La IIe Internationale n'a pas vécu en vain. Elle a éduqué et assemblé les classes opprimées. Le prolétariat n'a plus besoin maintenant de reprendre les choses au commencement.

Et Rosa Luxemburg : « La IIe Internationale, si récemment encore notre fierté et notre espérance... »

Tous les morceaux, du reste, n'en étaient pas mauvais. Il y en avait d'excellents, ne seraient-ce que ces socialistes serbes dont l'attitude nous a été décrite dans la lettre émouvante de Douchan Popovitch.

Il est important de constater que l'effondrement consécutif à la guerre n'entraîna pas seulement la IIe Internationale. Le syndicalisme révolutionnaire ne fut pas davantage épargné, l'anarchisme non plus. Il faut se demander pourquoi. Une des raisons de cet effondrement général réside sans doute dans le fait que la lutte contre la guerre était menée avec l'idée dominante que la protestation et la menace ouvrière feraient toujours reculer les gouvernements, qu'ils n'oseraient pas passer outre. De là le désarroi quand la guerre passe quand même.

Nous avons vu la C.G.T. rappeler les décisions de ses congrès, proclamer que ses décisions « devenaient exécutoires » dès la déclaration de guerre. Si le sujet

n'était tragique, on serait tenté de sourire de cette formule juridique qu'aucune mesure pratique n'accompagne. Qu'avait-on prévu pour cette application quasi automatique des décisions — et quelles décisions ! La grève générale révolutionnaire. Rien. Et comme on n'avait rien prévu ni préparé, la proclamation resta vaine. La mobilisation fut décrétée et réalisée sans encombre, et les chefs sans clairvoyance ni courage estimèrent alors n'avoir plus que la ressource de se rallier à la guerre sur la base d'une idéologie de rechange.

Même chose avec les anarchistes, quoique ici l'effondrement soit plus étonnant encore. Pour eux, il n'y avait pas de décisions de congrès ; ils étaient hostiles à l'organisation. Mais il y avait l'anarchisme, et il devait suffire avec son intransigeance et son absolu flottant au-dessus des frontières et des lois, avec sa haine particulière de tout ce qui était armée et militarisme. Il y eut, certes, des résistances individuelles — mais pas plus qu'ailleurs — et on n'entendit longtemps que les voix de Kropotkine, de Malato et de Jean Grave. Le faux départ de Sébastien Faure, son recul, le ton du récit de son entrevue avec Malvy laissèrent une impression de gêne, un malaise qui dut paralyser les anarchistes déjà prêts à se détacher de l'anarchisme de guerre, et c'est seulement en 1916 que des anarchistes, entre autres ceux des « Temps nouveaux », affirmèrent publiquement leur « désaccord » avec ceux d'entre eux, les plus éminents, qui jusque là avaient, seuls, parlé.

**

Quand la guerre passe, cela signifie que les gouvernements relèvent le défi de la classe ouvrière. Celle-ci, par la voix de ses organisations nationales et internationales, s'est écriée : « Nous ne voulons pas la guerre. La guerre serait une chute dans la barbarie. Nous l'empêcherons. La révolution suit la guerre. Rappelez-vous 1871 et 1905. Si vous êtes assez criminels pour faire la guerre quand même, nous ne songerons qu'à utiliser la désorganisation créée pour vous abattre ! » Si le gouvernement relève le défi, dédaigne ces menaces, c'est qu'il a acquis la conviction de pouvoir le faire impunément ; il sent que la préparation de la guerre a entamé les organisations socialistes et révolutionnaires, et l'union